

Le 7 mai 1689, Guillaume d'Orange, devenu roi d'Angleterre, déclara la guerre à la France; Louis XIV répondit de la même manière le 25 juin. Depuis plusieurs mois on s'attendait à cet événement.

Le 4 juin, à Versailles, le chevalier de Callières fut nommé au commandement de la Nouvelle-France, au défaut ou en l'absence du comte de Frontenac. Le 7, on décide que, advenant la conquête espérée sur les Anglais, M. de Callières aura le gouvernement de la province de New-York et des villes et fort de ce nom, sous l'autorité du gouverneur-général de la Nouvelle-France. En même temps, le roi adopta le plan de campagne proposé par M. de Callières, mais en y mettant des restrictions, qu'il excuse par l'état des affaires d'Europe, et certains changements peu ou point favorables à la réussite du projet. Charlevoix fait observer que l'idée de M. de Callières "était beaucoup plus simple, et d'auteurs moins coûteuse."

Partis ensemble de Versailles, Frontenac et Callières attendirent vingt-sept jours à La Rochelle, et n'arrivèrent sur les côtes d'Acadie que le 12 septembre; de là M. de Callières se mit en route pour Montréal; il apprit avec douleur le massacre de Lachine, survenu le mois précédent, et qu'il eût pu éviter sans les retards subis en France et sur la mer pendant son voyage. M. de Frontenac, après avoir préparé la flotte de guerre à aller attaquer New-York, se dirigea vers Québec, où il débarqua le 15 octobre au milieu de l'allégresse générale. Charlevoix dit que le maréchal de Bellefont avait beaucoup contribué à faire nommer Frontenac. "D'ailleurs, ajoute-t-il, l'état déplorable où la Nouvelle-France était réduite, et le projet de la conquête de la Nouvelle-York, demandaient qu'on mit à la tête de la colonie un homme d'autorité, d'un caractère ferme, d'une grande expérience dans la guerre, qui connût déjà le pays et qui sût manier les esprits des sauvages. Tout cela se trouvait dans le comte de Frontenac."

Le 22 novembre, le nouveau gouverneur général revoyait Montréal et prenait connaissance de la situation de cette partie du Canada; mais il n'eut pas le temps de contre-mander les ordres de M. de Denonville pour faire sauter Kataracouy. Sa première pensée fut d'envoyer aux Iroquois les captifs de cette nation qu'il avait ramenés de France et de les charger de paroles de paix; puis il retourna à Québec, où, vers la fin de décembre, Zacharie Jolliet lui apporta des nouvelles de Michillimakinac et du pays des grands lacs.

Les événements multiples qui remplissent nos annales, de 1690 à 1697 ne sauraient être racontés ici sans empiéter largement sur le terrain de l'histoire générale du Canada.

Bornons-nous à rappeler que M. de Callières y figure dignement. En 1690, il mena à Québec six cents hommes pour défendre cette ville assiégée par Phipps, et participa au triomphe qui suivit le départ des vaisseaux anglais. Il employa toute l'année 1691 à Montréal et dans toute l'étendue du gouvernement de ce nom à combattre les Iroquois, M. de Frontenac s'étant réservé Québec et l'ensemble des affaires d'Acadie et des grands lacs. Il n'était guère venu de secours de France, malgré les promesses de 1689. L'ordre des chevaliers de Saint-Louis venait d'être fondé, lorsque M. de Callières reçut la croix en 1694. Durant la campagne de 1696 dans le pays des Iroquois, MM. de Frontenac et de Callières se firent honneur; s'ils n'anéantirent pas ces sauvages, au moins ils leur nuisirent beaucoup et relevèrent aux yeux de ceux-ci le prestige des armes françaises. En un mot, tous deux, laissés pendant huit ans presque sans ressources, firent une lutte inouïe par sa hardiesse, son habileté et les succès qui signalèrent leur résistance, car outre les invasions qu'ils surent repousser, ils semèrent la terreur dans les colonies anglaises.